Sociopoétiques

Pour citer cet article :

Alina IORGA, « Cyber-dystopie et pédagogie culturelle dans le roman roumain contemporain : *Dièse* (2020) par Adrian Lesenciuc », *Sociopoétiques* [En ligne], 11 | 2026
DOI : https://doi.org/10.52497/sociopoetiques.2842

La revue *Sociopoétiques* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Les articles de la revue sont utilisables sous licences CC BY 4.0. Les autres éléments (illustrations, extraits d'œuvres) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Sociopoétiques*.

Sociopoétiques

CYBER-DYSTOPIE ET PÉDAGOGIE CULTURELLE DANS LE ROMAN ROUMAIN CONTEMPORAIN : *DIÈSE* (2020) PAR ADRIAN LESENCIUC

Cyber-dystopia and Cultural Pedagogy in Romanian Contemporary Novel: Adrian Lesenciuc, Diez *(2020)*

Alina IORGA

"Dunărea de Jos" University of Galați

Abstract: The cyber-dystopian parable of Adrian Lesenciuc, Diez*, brings together, in a multi-layered, symbolic architecture, the most disturbing problems of the contemporary world: the alienation of the "tethered self", captive of "the net delusion", the rise of the "culture of deep confusion", the dangers of political populist radicalizations powered by digital activism, the social polarizations accelerating the disintegration of collective identities in the contemporary "complex societies" etc. Located within an imaginary geography and populated with symbolic characters which are representative for a divided society described as "considerably worse" than the contemporary Romanian society, the story narrated in the novel is furnishing a powerful warning against the threats of political extremism in an already alienated social universe, confronted with codetermined economic, cultural, identity and memory crises, on the background of the deterioration of the educational system. At the same time, by means of a dark satire alluding to the Romanian system of education, whose problems are – likewise the crises that we have already mentioned – deeply indebted to the sociocultural context of the post-communist transition,* Diez *(which is also a metafictional novel) is revealing its instructive-transformative function, integrated to an authentic "cultural pedagogy".*

Keywords: cyber-dystopia, parabolic novel, digital activism, subculture, abuses of cultural memory, cultural pedagogy

Résumé : La parabole cyber-dystopique d'Adrian Lesenciuc, *Dièse*, réunit, dans une architecture symbolique pluristratifiée, les problèmes les plus bouleversants du monde contemporain : l'aliénation du « soi connecté », captif de « l'illusion Internet », l'essor de la « culture de la confusion profonde », les dangers des radicalisations des acteurs politiques populistes, soutenues par l'activisme numérique, les polarisations sociales qui accélèrent la désintégration des identités collectives dans les « sociétés complexes » contemporaines, etc. Située dans une géographie imaginaire et peuplée de personnages symboliques typiques pour une société divisée, décrite comme « considérablement pire » que la société roumaine contemporaine, l'histoire racontée dans le roman fournit un avertissement fort envers les dangers de l'extrémisme politique à l'intérieur d'un univers social déjà aliéné, confronté aux crises

économiques, culturelles, identitaires et mémorielles codéterminées, dans le contexte de la déchéance du système éducationnel. Dans le même temps, par le truchement d'une satire sombre faisant allusion au système roumain d'éducation, dont les défauts sont – tout comme les crises susmentionnées – profondément tributaires du contexte socioculturel de la transition postcommuniste, *Dièse* (qui est aussi une métafiction) révèle sa fonction instructive et transformatrice intégrée dans une véritable « pédagogie culturelle ».

Mots-clés : cyber-dystopie, roman parabolique, activisme numérique, sous-culture, abus de la mémoire culturelle, pédagogie culturelle

Introduction

L'essor des *Internet Studies*, après la fin de la guerre froide, s'est associé à la multiplication des perspectives divergentes concernant l'influence du *cyberspace* sur la dynamique des univers sociaux confrontés, à « l'âge de l'information », aux divers défis de plus en plus menaçants. De nos jours, les choses sont sans doute beaucoup plus compliquées qu'au début de l'expérience globale du « sublime numérique[1] ». Dans un monde multipolaire, secoué par l'escalade des mouvements extrémistes et populistes et par la tragédie de l'Ukraine, l'« infodémie » amplifiée, en contexte (post) pandémique, surtout dans les *social media*, s'y conjugue avec la prolifération des « cyber-conflits[2] » et des manifestations d'un nouveau « fascisme numérique » – « *a highly fluid and ambivalent variant of fascism that lacks a clear organizational center as the digitally networked masses are the engine of their own manipulation*[3]. » Pour ce qui est de la guerre en Ukraine, « la mutation numérique » du conflit transformé en guerre participative (« *crowdsourced war* »), très « personnalisée et individualisée, mais aussi massifiée », a engendré une « nouvelle écologie média » – l'espace des « multiples réalités expérientielles », où l'on assiste à l'émergence de « nouvelles infrastructures mémorielles », dominées par une « mémoire du présent pour le présent » (« *a digitally compromised memory* ») qui tend à occulter un « passé brisé[4] ».

Mais avant que les « guerres digitales » n'aient modifié les perceptions du temps et de l'espace, ainsi que les horizons d'expérience et d'attente des acteurs du *cyberspace*, il y a eu des préoccupations constantes pour l'étude des changements profonds entraînés dans la sphère publique, au-delà des psychologies et des identités personnelles, par l'avènement des cybercommunautés et de l'activisme numérique. Ces préoccupations

1. Vincent Mosco, *The Digital Sublime: Myth, Power, and Cyberspace*, Cambridge (MA), MIT Press, 2004.
2. Athina Karatzogianni, *The Politics of Cyberconflict*, Londres, Routledge, 2006.
3. Maik Fielitz & Holger Marcks, « Digital fascism: Challenges for the open society in times of social media », in *Berkeley Center for Right-Wing Studies Working Paper Series*, Berkeley, University of California, 2019, p. 1 [En ligne] URL : https://escholarship.org/uc/item/87w5c5gp.
4. Andrew Hoskins et Pavel Shchelin, « The War Feed: Digital War in Plain Sight », *American Behavioral Scientist*, vol. 67, n°3, 2022, p. 1-15, p. 2-4, 11 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.1177/00027642221144848.

ont visé en particulier la communication dans les médias digitaux, dont la dimension pédagogique a fait l'objet, dès la fin des années 1960, des analyses dédiées à la « communication pour le changement social » et à l'« édu-communication[5] ». Dès lors, on n'a cessé de mettre en lumière l'interdépendance des processus communicatifs et éducatifs vus comme des « cercles de culture » favorisant la transmission des savoirs parmi les acteurs devenus conscients de leurs rôles sociopolitiques. À présent, l'analyse des enjeux formatifs des « *anchoring practices* » mobilisées dans les médias, qui « structurent les pratiques sociales[6] », ne saurait éluder le renvoi aux systèmes éducationnels et aux codes culturels « traditionnels », et cela d'autant plus au moment d'un véritable tournant critique de la mémoire communicative, culturelle et historique caractérisant ce qu'on a nommé « *datafied societies […] overwhelmed by an overproduction of the self, experiences, events, resulting in a glut of media content of unmanageable complexity and scale*[7] ». Dans un tel contexte, les problèmes que pose la dynamique des rapports entre les mondes et les médias sociaux acquièrent des dimensions inquiétantes, surtout dans les sociétés confrontées à la fragilisation progressive des systèmes éducationnels, sur fond de déséquilibres politiques, économiques, culturels et identitaires.

De fait, les anxiétés exprimées dans les méta-narrations dystopiques[8] qui thématisent les défauts culturels de la digitalisation s'avèrent plus actuelles que jamais. Il en va de même pour les utopies littéraires, mais surtout pour leurs « visages[9] » dystopiques. Ces derniers projettent des hypostases angoissantes du *cyberspace* et de l'activisme numérique radicalisé, qui jouent un rôle significatif dans l'édification des « pédagogies culturelles[10] » d'un présent où la « cyberculture » est devenue le miroir privilégié de la dynamique des imaginaires sociaux et le principal creuset de la fabrication de nouveaux mythes. N'oublions pas que la littérature, comme l'observe Birgit Neumann, « n'est jamais une simple réflexion des discours culturels préexistants ; elle contribue plutôt, d'une manière proactive, à la négociation de la mémoire culturelle ». Les textes littéraires ne constituent pas « un système clos, mais une partie des principaux processus culturels » placés en interaction permanente avec « d'autres systèmes symboliques » :

---

5. Ángel Barbas, « Educommunication for social change. Contributions to the construction of a theory of activist media practices », in *Citizen Media and Practice*, Hilde C. Stephansen et Emiliano Treré (dir.), Londres, Routledge, 2019, p. 73-87.
6. *Ibid.*, p. 75, 78.
7. Andrew Hoskins et Pavel Shchelin, « The War Feed: Digital War in Plain Sight », art. cit., p. 11.
8. Voir, à ce sujet, Evgeny Morozov, *The Net Delusion. The Dark Side of Internet Freedom*, New York, PublicAffairs, 2011 ; Geert Lovink, *Sad by Design. On Platform Nihilism*, Londres, Pluto Press, « Digital Barricades », 2019.
9. Lyman Tower Sargent, « The Three Faces of Utopianism Revisited », *Utopian Studies*, vol. 5, n°1, 1994, p. 1-37 [En ligne] URL : https://www.jstor.org/stable/20719246.
10. Phillip E. Wegner, *Imaginary Communities: Utopia, the Nation, and the Spatial Histories of Modernity*, Oakland, University of California Press, 2002, p. 2.

> *Literature represents a "reintegrative interdiscourse" (Jürgen Link) which is interwoven with other systems such as psychology, historiography, law or religion, and which draws on contents and concepts of memory that already circulate in a culture. […] Literature represents a form of expression of the cultural appropriation of reality which has at its disposal specific means of exploration that are marked as fictional. […] Because literature is interwoven with other systems of memory culture, it not only draws on pre-existing discourse systems but is also in a position to productively influence these systems*[11].

C'est dans cette perspective qu'on se propose d'explorer la cyber-dystopie d'Adrian Lesenciuc, *Dièse*[12], parue en 2020, dans le contexte des troubles pandémiques et dévoilant, entre autres, les multiples tensions de la « société en réseau ». En exploitant la fonction « éducative et transformatrice[13] » de la dystopie, à travers la (de)construction d'un monde ravagé par divers maux (crises politiques, clivages socioculturels, aliénation identitaire, apathie et anomie collectives), l'auteur y projette l'image d'un futur sombre, rendu possible par le déclin de l'éducation et de l'enseignement, en proie à l'« oubli organisé[14] ».

« Visages » de la cyber-dystopie

> Tout enseignant aurait pu parler des avatars de la paresse du siècle. Aucune tension ne troublait les esprits des élèves. L'histoire n'existait pas. Certains héros de l'histoire, devenus des personnages de cinéma, étaient connus parmi les élèves grâce aux effets spéciaux et à l'empreinte mise par l'acteur sur le personnage, au cours de l'histoire fictive projetée en 3D. En ce qui concerne Achille, les élèves savaient qu'il était blond et qu'il pouvait vaincre la gravitation pendant les combats. De Spartacus on savait qu'il avait été une sorte de *kick-boxer* des temps lointains. Quant à Alexandre le Grand, on savait qu'il était homosexuel. C'était à de telles choses qu'on avait réduit l'histoire. N'oublions pas l'histoire imaginée de *Game of Thrones* et de The *Lord of the Rings*. Aucun élève ne pouvait s'imaginer qu'il y eût des gens avant le Réseau et qu'Achille, Spartacus ou Alexandre n'eussent parlé au téléphone et ne se soient relâchés, pendant les soirées, en regardant des émissions de divertissement comme *Jackass*[15].

---

11. Birgit Neumann, « The Literary Representation of Memory », in *Media and Cultural Memory / Medien und kulturelle Erinnerung. Cultural Memory Studies. An International and Interdisciplinary Handbook*, Astrid Erll, Ansgar Nünning et Sara B. Young (dir.), Berlin et New York, Walter de Gruyter, 2008, p. 333-344, p. 335, 341.
12. Toutes les citations (dont nous assumons la traduction) seront extraites de Adrian Lesenciuc, *Diez*, Braşov, Creator, 2020.
13. Ruth Levitas, *The Concept of Utopia*, Oxford, Peter Lang, 2010, p. 106.
14. Paul Connerton, *How Societies Remember*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989, p. 14.
15. Adrian Lesenciuc, *Diez*, *op. cit.*, p. 72-73.

Dans le roman d'Adrian Lesenciuc, il n'y a pas de héros. L'univers peuplé de personnages sans noms de *Dièse* (rappelant, de ce point de vue, les paraboles de la littérature de l'absurde, et notamment la prose kafkaïenne) s'articule autour d'un anti-héros collectif, symptomatique des angoisses d'une société déchirée, qui semble avoir perdu presque tous ses repères. L'histoire placée dans une géographie imaginaire qui, tout en faisant allusion aux tensions du champ politico-culturel roumain, en projette, comme toute dystopie, l'une des pires versions, révèle en même temps le revers du « sublime numérique » du *cyberspace* : « *the central force in the growth of three of the central myths of our time, each linked in the vision of an end point: the end of history, the end of geography, and the end of politics*[16]. » Le monde social de *Dièse* est divisé en deux pôles antagoniques, à savoir la société et la dite « société civile ». Profondément précarisée, la société est formée en grande partie des « vieux » (y compris les pensionnaires de l'élite intellectuelle du champ culturel et de l'enseignement) stigmatisés et menacés d'extinction par…la « société civile » (dominée par les « jeunes »). Cette dernière ne fonctionne que par la médiation du « Réseau », partiellement contrôlé par une mince « élite » sans identité idéologique au-delà du slogan « #changement » que s'approprient les « cyber-citoyens » telle une marotte dissimulant à peine une propension vers la démesure totalitaire.

De fait, comme le laissait voir la stratégie d'ambiguïsation consistant à éliminer les noms des personnages, l'univers de *Dièse* se situe sous le signe de l'aliénation associée à la perte de l'identité : celle-ci atteint non seulement les acteurs des scènes du pouvoir, mais aussi la société tout entière vivement polarisée, y compris la foule anonyme du Réseau qui menace d'engloutir tous (et tout), à l'exception des « vieux » auxquels on a réservé un avenir sombre. Affectant également les institutions, détournées de leurs fonctions régulières (l'École et surtout l'Inspectorat [son arène du pouvoir], le système de santé publique), poussées « en léthargie », voire supprimées, telle la Société des Écrivains, ou délégitimées, telles l'Église et les institutions gouvernementales, l'aliénation identitaire puise ses racines essentiellement dans l'oubli, se manifestant comme une pathologie sociale presque généralisée et comme une politique anti-mémorielle rappelant l'« oubli organisé » spécifique aux totalitarismes. Dans *Dièse*, non seulement on creuse une faille considérable entre les élites et la société déjà divisée, mais on l'approfondit justement à partir de la scène du pouvoir, le lieu où l'on instrumente les abus de la mémoire culturelle, politique et historique et, en même temps, le centre de commande du Réseau, responsable, à son tour, du pervertissement de la mémoire sociale.

En apparence, les mobilisations du Réseau rappellent les pratiques symboliques des « cyber-conflits sociopolitiques[17] ». Mais, à la différence de bien des manifestations de l'activisme numérique contemporain, le mouvement qui devrait provoquer le « changement » du monde dans *Dièse* n'y constitue qu'un moteur du chaos, une

16. Vincent Mosco, *The Digital Sublime, op. cit.*, p. 13.

17. Athina Karatzogianni, *The Politics of Cyberconflict*, *op. cit.*

hallucinante « forme sans fond ». D'une part, les gestes des acteurs du Réseau sont dépourvus des ressorts affectifs spécifiques aux mobilisations sociales, les « émotions dérivées d'événements significatifs qui permettent aux protestataires de dépasser leur peur et de provoquer les pouvoirs en dépit du danger inhérent à leur action[18] ». Une fois les élections gagnées par le parti soutenu par la « cybercommunauté » des « jeunes », le déclencheur émotionnel qu'avait été la colère, convertie auparavant en révolte contre le « Système », fait place, chez les anciens protestataires, tout d'abord à une sorte d'ennui doublé d'indifférence vis-à-vis des problèmes réels de la société. Dès lors, la mobilisation devient un jeu gratuit et absurde, orienté contre une entité tout aussi abstraite que le « Système », la « Structure » ou les « vieux » –, avant qu'elle ne se transforme en un mouvement de masse violent, conjointement avec la multiplication des réseaux qui se substituent à celui contrôlé temporairement par le chef du gouvernement. C'est ainsi que la peur, dont le Réseau est le principal véhicule, se généralise dans la société, en contaminant surtout les milieux éducationnels et culturels. D'autre part, en l'absence d'un noyau commun de principes, buts, valeurs politiques ou socioculturelles, d'une idéologie liée à une vision démocratique, le Réseau de *Dièse* défie tout principe de cohésion, redevable au sentiment de la solidarité ou de l'identité partagée.

En mimant une sorte de « cyber-libertarianisme », la pseudo-communauté virtuelle de *Dièse* partage – par-delà l'inculture et l'insensibilité vis-à-vis des inégalités sociales – une tendance extrémiste, du fait de sa « clôture » fondée sur « l'élimination de l'hétérogénéité[19] », qui transcende le thème du conflit des générations, accessible à une lecture allégorique réductrice, mais qui ne représente qu'un des paliers d'une parabole symbolique pluristratifiée. La méta-narration légitimatrice qui aurait dû condenser les valeurs partagées par cet avatar renversé et grotesque d'une « communauté imaginée[20] » constitue, de fait, après les élections, l'expression d'une vision née juste à l'intérieur du « Système » contesté. Résumé dans les discours des détenteurs du pouvoir installés au gouvernement à la suite de la pression du Réseau et des protestations contre « la structure vieillie de l'État », le « changement » se matérialise dans une « Révolution culturelle » qui commença dans la Place avec un geste symbolique – du point de vue de l'enjeu pédagogique de la parabole – le brûlement des livres en tant que « fantômes d'un passé incertain » : « Pour ceux qui avaient vécu aussi dans d'autres temps, elle [la Révolution culturelle, n. n.] ne s'était jamais arrêtée […]. Elle était restée, pour un court laps de temps, au stade de latence[21]. » Les livres brûlés

18. Manuel Castells, *Networks of Outrage and Hope: Social Movements in the Internet Age* (Second Edition), Cambridge, Polity Press, 2015, p. 247.

19. Lincoln Dahlberg, « Libertarian Cyber-Utopianism and Global Digital Networks », in *Globalization and utopia: critical essays*, Patrick Hayden et Chamsy el-Ojeili (dir.), Londres, Palgrave Macmillan, 2009, p. 176-189, p. 186.

20. Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism* (Revised Edition), Londres et New York, Verso, 2006.

21. Adrian Lesenciuc, *Diez*, *op. cit.*, p. 94-95.

portaient la signature du président de la Société des Écrivains, devenu indésirable aux yeux de certains membres du gouvernement et sanctionné pour la prétendue propagande nationaliste de son œuvre. C'est le moment déclencheur pour la mise en mouvement du Réseau où est lancé l'appel à la « purification » de « la Société de ses fantômes du passé ». L'événement se passe peu après l'incarcération de l'ancien président de la Société (devenu ensuite président de l'Académie) : dès lors, « la peur de parler franchement s'instaura partout. Les plus anxieux, les enseignants, se turent naturellement[22]. » Tout cela se passait dans une ville où le Cimetière Municipal était « le seul lieu […] qui portait le nom "L'Espoir" », à une époque où la littérature et l'histoire nationales « avaient été depuis longtemps oubliées, même si, à l'école, on continuait de leur accorder une heure par semaine. Dans de telles conditions, on ne pouvait plus parler d'identité[23]. »

À ce point, il nous semble utile de rappeler les particularités et les enjeux culturels identitaires des actions collectives en tant que « sous-système » des « sociétés complexes[24] » contemporaines, afin de déceler ensuite les significations des renversements opérés, dans la dystopie de *Dièse*, par rapport aux « codes » préservés par la mémoire culturelle canonique[25] et susceptibles d'être transférés, via les politiques éducationnelles, dans la mémoire sociale des « communautés imaginées ». Dans cette perspective, nous semble encore pertinente l'analyse des mouvements collectifs des années 1960-1990 proposée par Alberto Melucci, qui souligne le « rôle central de la culture dans le modelage des actions sociales[26] ». Cette idée-force des *Challenging codes…* est intégrée dans une théorie de l'identité collective vue dans sa dimension processuelle « en tant que construction interactive » et définie comme « un processus d'apprentissage qui conduit à la formation et la conservation d'un acteur empirique unifié qu'on peut nommer un "mouvement social" ». La formation de l'identité collective repose sur « l'intégration du passé et des éléments émergents du présent dans l'unité et la continuité[27] » de la communauté ainsi créée. Transféré « graduellement de l'extérieur vers l'intérieur de la société », ce processus profondément « autoréflexif » que l'auteur nomme « *identization* » se fonde sur l'appel à une culture et une mémoire partagée :

> *From entities that are transcendent and metaphysical, from metasocial foundations such as myths, gods, ancestors, but also from the more recent avatars of God such as History or the Invisible Hand of the market, identification processes shift to associative human action, to culture, communication, and social relations*[28].

---

22. *Ibid.*, p. 82-83.
23. *Ibid.*, p. 116, 40.
24. Alberto Melucci, *Challenging Codes. Collective Action in the Information Age*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.
25. Aleida Assmann, « Canon and Archive », in *Media and Cultural Memory*, *op. cit.*, p. 97-107, p. 100-101.
26. Alberto Melucci, *Challenging Codes, op. cit.*, p. 18.
27. *Ibid.*, p. 85, 75.
28. *Ibid.*, p. 76-77.

Ladite « *identization* » est tributaire, évidemment, des systèmes sociaux dont la « logique dominante » « ne saurait être déconnectée des comportements et des motivations de leurs acteurs », auxquels les mêmes systèmes devraient fournir « les ressources symboliques à même de faire augmenter leur potentiel d'individuation […] d'autonomisation et d'autoréalisation[29] ».

Quant au monde projeté dans *Dièse*, non seulement le « Système » est un endroit du désordre, mais la société entière est en proie aux mobilisations du Réseau, qui éludent les « processus conscients d'organisation » sur lesquels repose, dans les sociétés démocratiques, l'identité collective expérimentée « en action[30] ». Il s'agit des mouvements chaotiques interdépendants déployés tant sur la scène du pouvoir qu'au sein de la société civile autoproclamée se manifestant surtout dans la « réalité virtuelle » du Réseau. Une critique redoutable de ce simulacre de société civile est fournie par l'une des multiples *mises en abyme* soutenant l'édifice pédagogique de la dystopie – la dissertation de l'Ami du Professeur, un raisonneur dont la perspective rejoint celle du « chroniqueur » anonyme, l'auteur du métaroman qui redouble la satire dystopique, en mettant en cause les codes culturels du monde à l'envers. Pour le premier, la société civile, censée « accomplir l'éducation civique », devrait être, de plus, « une médiatrice entre l'État et la nation » en y intervenant afin d'en « supplanter les dérapages ». En revanche, la prétendue société civile formée des acteurs du Réseau « s'est imposée via le discours contre l'Église et contre la nation, contre le système d'éducation, contre ce que la nation apprécie et ce que constitue une bonne partie de notre système de valeurs[31]. » Par-delà les discours radicalisés des acteurs de la « société civile », la réalité signifie, pour le reste de la société, et surtout pour les « vieux », la précarité, les inégalités et la marginalisation, mais aussi l'exclusion de la « vie » du Réseau, en fait, un univers dictatorial qui élève l'aliénation identitaire au rang de vertu et qui convertit la sous-culture en « référent » principal d'une pseudo-identité collective, de la fragmentation et de l'apathie. Entre le monde virtuel de la pseudo-société civile et la société réelle, il n'y a pas lieu de transaction dans ce que devrait être « l'espace public de représentation », autonome (dans les démocraties complexes) par rapport aux institutions, aux partis politiques et aux appareils de l'État, « structurellement ambivalents » en termes de représentation et de participation, l'« arène conflictuelle » où il faudrait négocier les décisions, en assumant les dilemmes sociétaux[32]. Dans cet espace symbolique où, en contexte démocratique, se définissent les identités, la production et la dissémination du savoir (l'apanage des intellectuels) sont « cruciales » pour la prise de conscience, par les acteurs, du « sens » de leurs actions, ainsi que pour leur participation au processus de « dénomination », lequel « fait toute la différence, dans les sociétés basées sur l'information, dans les vies des gens[33] ».

---

29. *Ibid.*, p. 92.
30. *Ibid.*, p. 76.
31. Adrian Lesenciuc, *Diez*, *op. cit.*, p. 188, 191.
32. Alberto Melucci, *Challenging Codes, op. cit.*, p. 220-221.
33. *Ibid.*, p. 225.

Dans *Dièse*, ce « *pouvoir de nommer* » est l'apanage d'une foule anonyme mal éduquée, illettrée et dédaigneuse vis-à-vis de toute tradition culturelle, qui impose – via le Réseau dirigé par ce mince dictateur qu'est le ministre de la Culture et de l'Éducation (devenu Premier ministre) – ses décisions à tout un monde d'où les intellectuels authentiques ont été bannis. C'est le cas du président de la Société des Écrivains, mais aussi celui de son prédécesseur, le président de l'Académie, un autre raisonneur remarquable, dont l'interview télévisée sur le thème de « l'excellence », comprenant une critique des « réformes » initiées par le dictateur susmentionné – de fait, une série de politiques abusives orientées contre la mémoire culturelle – lui apportera l'arrestation (suivie de la mort). Il s'agit d'une réflexion concernant les maux « répandu[s] comme une pandémie » dans la société contemporaine (la léthargie, l'apathie, la paresse, l'aliénation liée à l'évasion dans le *cyberspace* etc.) et sur leurs racines anciennes. La société décrite dans cet essai de psychologie sociale (accompagné d'une parabole des civilisations à valeur de *mise en abyme*) « ne s'est jamais tuée de travail ». « Cette paresse des siècles » – repérable dans « les thèmes majeurs de sa littérature et de sa culture », et notamment dans la création populaire (« le grand sommeil, l'anéantissement, la contemplation, l'atemporalité ») – continue de façonner le monde social, tout comme les arènes institutionnelles, malgré les efforts d'imiter l'Occident. Dans ce « siècle de la dépression », après l'anéantissement des « grandes idéologies totalitaires », mais aussi de « la tension intérieure de la société [et] du citoyen », l'individu s'est transformé dans « un terminal de multiples réseaux », « un être schizoïde, isolé, anxieux, vivant plutôt dans la réalité de l'écran que dans celle de sa vie physique ». Dans un tel climat, observe le raisonneur, « la paresse du siècle pousse à l'inaction, à la divination inactive, dans le virtuel, à ce que la télé et d'autres réseaux offrent de manière facile pour le divertissement et pour les besoins primaires d'un individu languissant dans sa propre impuissance ». Le Réseau, quant à lui, est à l'origine du « vide idéologique » et de la « dépression » :

> Ce qu'il a été auparavant la tension de la connaissance est, maintenant, la facile interrogation du Réseau et le contentement avec le résultat immédiat, facile, incomplet, ambigu, mais satisfaisant pour le consommateur du siècle de la dépression. […] Non, ils [les jeunes, n. n.] ne s'en vont pas dans la place animés d'un élan révolutionnaire, comme on disait naguère. La place n'est que leur endroit préféré de divertissement dans la vie réelle, devenu une sorte de *second life*. Parce que la vie où ils vivent le plus c'est la vie virtuelle[34]…

L'investigation psychosociologique de la dégradation du « sentiment d'identité », doublée de l'aliénation et de l'apathie, est à même de révéler l'inconsistance de la « société civile » et des actions collectives minées, en outre, par l'absence de toute dimension autoréflexive. En effet, cette pseudo-société civile semble condamnée

34. Adrian Lesenciuc, *Diez*, *op. cit.*, p. 67, 68, 69, 70-71.

à rater l'acte de l'« *identization* » via l'« identification culturelle[35] ». Soulignons, à ce point, que les réflexions du personnage « anachronique » d'Adrian Lesenciuc, évoquant, entre autres, toute une littérature scientifique sur le « *second self*[36] » des mondes virtuels, transgressent les cadres de ce qui pourrait paraître une allégorie du monde roumain contemporain. Une telle lecture du roman dans son ensemble serait, d'ailleurs, problématique dans la mesure où, tout comme dans *Le Cimetière des héros* (2017), le polymorphisme et la charge symbolique des personnages et des histoires excluent toute interprétation univoque[37]. Si l'allégorie peut être identifiée dans certaines séquences et qu'une lecture *à clef* semble parfois possible, la complexité de la construction pluristratifiée de *Dièse*, l'appel aux stratégies d'ambiguïté et la dimension universelle de ses thèmes majeurs – gravitant autour de la « culture de la confusion profonde[38] », des « visage[s] ténébreux de la liberté de l'Internet[39] » et des troubles politiques animés par les crises globales – inscrivent le roman dans la sphère de la parabole. Cette dernière laisse entrevoir, pourtant, une dimension allégorique, dans le panorama d'un système culturel éducationnel dont le désordre, renvoyant au contexte roumain transitionnel, reste la source profonde des maux qui minent les fondements de l'univers social de *Dièse*. Son exploration exige de poursuivre le fil d'une narration dystopique où l'on passe graduellement de la destruction des livres par le feu à celle des hommes.

Dystopie, (anti)mémoire et pédagogie culturelle

> … c'était ici l'origine de tous les maux ! C'était le degré d'obsolescence des intellectuels ! Des écrivains, parmi d'autres. Ils étaient restés attachés au projet de récupération des valeurs anciennes, du canon, de l'ordre qu'ils étaient les seuls capables d'établir en lien avec la valeur de marché. […] Comment élaborer sa propre hiérarchie de livres vendables quand une autre, celle […] de la Société des Écrivains, lui opposait résistance ? Quelle personne pourrait-il introduire dans le comité scientifique, de façon à surclasser de force le prestige et la compétence de tous ces critiques littéraires qui ont perdu leur vue dans les bibliothèques afin de mettre en valeur, de nuancer, de ranger, d'ordonner, enfin, de hiérarchiser une littérature nationale pas tout à

35. Alex Mucchielli, *L'identité* (4e édition), Paris, PUF, « Que-sais-je ? », 1999, p. 62-63.

36. Sherry Turkle, *The Second Self: Computers and the Human Spirit*, Cambridge MA, MIT Press, 2005 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.7551/mitpress/6115.001.0001.

37. Alina Iorga, « Visages de l'utopie dans la parabole roumaine contemporaine : *Le Cimetière des héros* (2017) par Adrian Lesenciuc », *Romanische Forschungen*, vol. 134, n° 1, 2022, p. 47-65 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.3196/0035812228350279 49. Voir aussi Cătălin Badea-Gheracostea, « SFada cu literatura. Distopia între emoticon şi parabolă, cu Adrian Lesenciuc », *Observator cultural*, n° 1063, 2021 [En ligne] URL : https://www.observatorcultural.ro/articol/sfada-cu-literatura-distopia-intre-emoticon-si-parabola-cu-adrian-lesenciuc/.

38. Geert Lovink, *Sad by Design*, *op. cit.*

39. Evgeny Morozov, *The Net Delusion*, *op. cit.*

> fait importante, mais assez visible, ce dernier temps, aux foires internationales de livres ? Il n'y avait qu'une seule solution. Celle de la contrainte. […] Le Premier ministre profita de l'été poussiéreux pour accomplir ses réformes dans les domaines de l'éducation et de la culture. Il donna son aval à une seule maison d'édition pour la publication de tous les manuels scolaires et, en outre, il devint le président de la commission d'élaboration des manuels de langue et de littérature […]. […] Il se crut tout à fait autorisé à changer, définitivement, l'histoire de la littérature nationale[40].

Si l'histoire de la cybercommunauté du Réseau inscrit la parabole d'Adrian Lesenciuc dans la catégorie des (méta)narrations dystopiques visant ce qu'on a nommé « *the net delusion* », tout en lui conférant des significations universellement valables, si la problématique politique du roman évoque toute une littérature dédiée aux mouvements extrémistes contemporains, le récit du collapsus du système culturel et éducationnel de *Dièse* reste lié au contexte roumain postcommuniste. Sans oublier qu'on a affaire à la projection dystopique d'un avenir possible, dans l'hypothèse de l'aggravation des déséquilibres décrits, il nous faut remarquer que les deux grands thèmes de la séquence citée – la « Révolution culturelle » et la « réforme » de l'éducation – invitent à une réflexion sur les traumas culturels associés à la transition des années 1990. En effet, d'un côté, la problématisation des mésusages de la mémoire culturelle y évoque un climat ressemblant à celui de la première décade de la transition (celle des « guerres des mémoires » et d'une « justice transitionnelle » plus ou moins controversée), si l'on pense surtout à une certaine tendance anti-mémorielle. À cette époque-là, comme dans la période de la radicalisation d'un « révisionnisme est-éthique » détourné de ses buts initiaux, le travail de réajustement de la mémoire culturelle du passé récent a visé en particulier le canon littéraire, le canon scolaire compris[41]. La « purification » du champ littéraire des « fantômes du passé » exigée par le Réseau et accomplie par les « réformes » susmentionnées ne constitue que la projection dystopique des dérapages extrémistes qui menacent, dans de tels contextes, l'approche dogmatique du travail de mémoire. Ce fut le cas des « jugements d'après le dossier » des années 1990, rappelant une tentative similaire de « forclusion[42] » assumée par les critiques dogmatiques de l'« obsédante décennie » et dont l'objet a été la mémoire culturelle de l'entre-deux-guerres. Dans *Dièse*, la « réforme » des canons, la suppression de la Société des Écrivains et la « Grande Consultation » en offrent une réflexion symbolique déformée, poussée à l'extrême.

Par ailleurs, la satire dystopique focalisée sur la « réforme » éducationnelle renvoie à la trajectoire sinueuse des politiques postcommunistes visant le système d'enseignement et d'éducation, soumis après 1989 à « un processus constant de "reformation

---

40. Adrian Lesenciuc, *Diez*, *op. cit.*, p. 234-235, 255-256.

41. Voir, à ce sujet, Cosmin Borza, *Dezbaterea canonică astăzi. Cazul literaturii române postbelice*, Bucarest, Muzeul Literaturii Române, 2016 ; Paul Cernat, « Iluziile revizionismului est-etic » (I, II, III), *Observator cultural*, n° 539, 540, 541, 2010 ; Mihai Iovănel, *Ideologiile literaturii în postcomunismul românesc*, Bucarest, Muzeul Literaturii Române, 2017, etc.

42. Corin Braga, *10 studii de arhetipologie*, Cluj-Napoca, Dacia, 1999, p. 192.

institutionnelle" » dans les conditions d'une « polarisation sociale extrême » traduite inclusivement « en termes de résultats scolaires[43] ». Or, dans ce domaine, ainsi que dans la sphère économique et politique, en Roumanie, comme dans les autres pays postcommunistes de l'ancien bloc de l'Est, l'occidentalisation « standardisée » s'est accomplie en l'absence de l'adéquation des stratégies aux décalages culturels locaux. C'est sur le fond de ces crises conjuguées que se donnent les batailles pour la révision du canon littéraire, en tant qu'illustration des mutations envisagées dans les sphères de la culture (pour ne pas évoquer la culture politique précaire[44] des élites polarisées du champ littéraire), de l'éducation et de la société postcommuniste. Se légitimant, dans le contexte de la justice transitionnelle, comme un processus indispensable à la reconstruction identitaire post-traumatique d'après la Révolution, le « révisionnisme est-éthique », affecté par la même inadéquation aux particularités de l'imaginaire socioculturel et à la complexité de la société roumaine postcommuniste, n'arrive pas à soutenir la révision de l'identité collective (le but fondamental poursuivi dans la construction des traumas culturels). N'oublions pas que cette révision repose sur la renégociation constante d'une mémoire culturelle historique partagée : « *…for memory is not only social and fluid but deeply connected to the contemporary sense of the self. Identities are continuously constructed and secured not only by facing the present and future but also by reconstructing the collectivity's earlier life*[45]. » De fait, la « révision » culturelle identitaire, doublée de la « réformation » du système d'enseignement et d'éducation, débutées dans la Roumanie des années 1990, n'ont pas cessé d'amplifier les crises d'une société de plus en plus polarisée et précarisée, en l'absence de l'appropriation des « leçons » du passé communiste, mais aussi d'une transition marquée par la prolifération des « formes sans fond ». Les politiques implémentées dans la période post-intégration et notamment après la Grande Récession en constituent un exemple : au-delà des discours légitimateurs et des « papiers » officiels, l'aggravation des traumas sociaux va se traduire dans une polarisation encore plus accentuée à tous les niveaux et dans le phénomène des migrations massives (y compris la « migration des cerveaux ») thématisé, lui aussi, dans *Dièse*.

C'est à de tels contextes qu'invite à réfléchir le récit dystopique d'Adrian Lesenciuc sur les abus de la mémoire culturelle dont la littérature sert de véhicule privilégié et sur leurs implications dans la sphère éducationnelle. En suggérant des similitudes entre les troubles de ce passé récent et ceux qui menacent le présent, l'auteur non seulement avertit sur les conséquences des dérapages radicaux actuels qui évoquent – au niveau de la satire politique parfois féroce – les dérives totalitaires du siècle passé (le fascisme et le stalinisme), mais il construit un récit *exemplaire* où les allusions aux épisodes ténébreux de l'histoire nationale soutiennent l'enjeu pédagogique du récit parabolique.

---

43. Sebastian Ţoc, *Clasă şi educaţie. Inegalitate şi reproducere socială în învăţământul românesc*, Bucarest, Pro Universitaria, 2018, p. 70, 99, 107.
44. Mihai Iovănel, *Ideologiile literaturii în postcomunismul românesc*, *op. cit.*, p. 64.
45. Jeffrey C. Alexander, « Toward a Theory of Cultural Trauma », in *Cultural Trauma and Collective Identity*, Jeffrey C. Alexander *et al.*, Oakland, University of California Press, 2004, p. 1-30, p. 22-23.

La complexité sémantique de ce dernier (de même que son poids transformateur) ne peut qu'être renforcée par l'intégration des thèmes du *cyberspace* et de l'activisme numérique qui relient, en outre, la réflexion sur les crises mémorielles identitaires roumaines aux interrogations concernant les phénomènes similaires manifestés sur le plan global. L'histoire de la révision forcée du canon opérée par le petit dictateur de *Dièse* – qui évoque la « mémoire obligée[46] » des totalitarismes, tout en redoublant la parabole finalement sinistre de la stigmatisation des « vieux » – nous paraît essentielle pour la mise en évidence des leçons de la dystopie d'Adrian Lesenciuc. Associée à la problématisation des maux sociaux et à l'imagerie de la cyber-dystopie, elle témoigne d'une aggravation, dans l'ère de l'explosion des médias numériques, de cette « tragédie de la culture » que Georg Simmel déplorait déjà au début du siècle passé. Résumé symbolique de l'héritage culturel national – dans la mesure où il réunit les valeurs pérennes de la littérature comprise comme un « interdiscours réintégratif[47] », « *the bearer of actual and the transmitter of historical knowledge*[48] » – le canon mutilé ou supprimé constitue un point de convergence des thèmes majeurs de la dystopie, de la satire politique et de la parabole en tant que piliers de l'architecture complexe de *Dièse*. Il se situe également au centre de la pédagogie culturelle mise en œuvre à travers la peinture kafkaïenne de la dégradation du système d'enseignement, dont le porte-parole le plus proéminent est le « chroniqueur » (auto)marginalisé dans les enclaves métadiégétiques où l'on projette l'image du lecteur implicite du roman. Ancien professeur, pensionnaire du système au sein duquel la « révolution » anti-intellectuelle des « jeunes » (une parodie grotesque des mouvements des années 1960 ?) a semé la panique et le chaos, ce double du narrateur hétérodiégétique et ami du lecteur, qu'il projette dans ses « métarécits réflexifs[49] », accomplit une double fonction. D'une part, il vient authentifier l'univers social qu'il décrit – tout comme l'Ami du Professeur et le président de l'Académie – de l'intérieur, en dehors de la folie du Réseau, et, d'autre part, en tant qu'analyste de ce monde et, en particulier, du système d'enseignement, il participe de la construction du dispositif herméneutique qui favorise l'orientation de la lecture vers la dimension éducative et transformatrice de la parabole dystopique. En maniant constamment les instruments de la satire et de la parodie laquelle se donne pour objet les conventions de la stratégie métatextuelle dont il sert de « voix » (la récusation du discours, la métalepse et le dialogue narrateur-narrataire en tant que formes de la *mise en abyme* des histoires racontées et des codes du roman), le « chroniqueur » se fait en même temps le peintre désabusé des maladies du monde :

> Je me suis imaginé que les personnages de ce texte auront déjà commencé à le lire. Je suis convaincu que beaucoup d'eux auraient abandonné, dès le début, la lecture, tout

---

46. Paul Ricœur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 105-111.
47. Birgit Neumann, « The Literary Representation of Memory », in *Media and Cultural Memory*, *op. cit.*, p. 335.
48. Renate Lachmann, « Mnemonic and Intertextual Aspects of Literature », in *ibid.*, p. 301-310, p. 306.
49. Lucien Dällenbach *Le récit spéculaire. Essai sur la mise en abyme*, Paris, Seuil, « Poétique », 1977, p. 71.

> en me reprochant d'être tendancieux. Mais comment peut-on adopter une attitude différente, mon cher lecteur, quand il arrive, dans ta vie, des choses comme celles que tu viens de lire ? […] Je crois que tu te demandes, cher lecteur, quels seraient les personnages qui puissent incarner cette bonté à même de sauver les faits et le monde. Je ne sais, moi non plus, quel pourrait être le remède d'un monde atteint de métastases. Mais, en m'imaginant que tu existes et que tu me lises, je me rassérène en moi-même afin que je puisse régler mes comptes[50].

Alter ego du narrateur omniscient qui adopte ce masque afin d'oser avouer ses angoisses dans un monde où assumer l'identité d'un « vieux » intellectuel dissident – pour ne pas parler de l'opposition explicite vis-à-vis des dérives totalitaires manifestées dans les arènes du pouvoir – est devenu la chose la plus dangereuse, le « chroniqueur » redouble, avec ses commentaires, la satire sociale et politique, tout en garantissant l'authenticité de la peinture dystopique du système d'enseignement. L'un des tableaux les plus saillants, de ce dernier point de vue, est fourni par la description (assumée par le narrateur omniscient) de l'Inspectorat scolaire, le lieu, par excellence, des jeux d'un pouvoir insensible aux carences du système, tout comme aux besoins des enseignants et de leurs élèves, et le « centre » responsable, entre autres, de la constitution des dizaines de commissions, telles que celle « d'élaboration du curriculum […] où l'on parvenait à transformer ses propres intérêts en documents officiels de l'État[51] ». Le tableau rappelle l'univers réifié des fonctionnaires du *Procès* et du *Château*, un monde de fantoches aliénés, pris dans les rouages d'un mécanisme absurde « légitimé » par les monceaux de papiers inutiles (les « attestations ») dissimulant la « tragédie de culture » et de l'éducation, ainsi que l'anéantissement de l'élite intellectuelle :

> L'Inspectorat scolaire était une forteresse très bien gardée. Il appartenait à un ordre difficile à définir. Dans l'Inspectorat on pénétrait très difficilement. […] Mais le plus difficile c'était de pénétrer dans la caste des inspecteurs. […] [L]'Inspectorat scolaire, la caste, l'Ordre, pour m'exprimer plus clairement, considérait le travail intellectuel comme l'activité la plus ignoble, tandis que les travaux d'organisation et de solution tête-à-tête de tout mécontentement étaient traités, par contre, comme des tâches de première importance[52] […].

Par rapport à la « caste » subordonnée au champ du pouvoir où règne l'ancien poète médiocre devenu Premier ministre (et dictateur, les papiers en règle), le monde des professeurs humiliés et étouffés sous la pression des requêtes ministérielles, doublée de celle exercée par les parents et amplifiée par le « whatever-isme[53] » des élèves

---

50. Adrian Lesenciuc, *Diez*, *op. cit.*, p. 228.
51. *Ibid.*, p. 54.
52. *Ibid.*, p. 53, 54-55.
53. Naomi S. Baron, « Assessing the Internet's Impact on Language », in *The Handbook of Internet Studies*, Mia Consalvo et Charles Ess (dir.), Oxford, Blackwell Publishing Ltd, 2011, p. 117-136, p. 124 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.1002/9781444314861.ch6.

accaparés par la « seconde vie » du Réseau, se montre atteint par la même apathie visible à l'intérieur de la Société des Écrivains avant qu'elle ne soit supprimée en faveur d'une « Ligue » où brillent les sommets de la médiocrité : « On disait que, dans les conversations privées, même les contestataires les plus ardents, sur le plan littéraire, du Premier ministre, parvinrent à le considérer le meilleur poète de la Ligue[54]. » Quant au système d'enseignement, il fera, tout comme le domaine culturel, l'objet des « réformes » absurdes – car totalement rompues des réalités vécues et par les professeurs et par leurs élèves –, à même d'accentuer la polarisation, les inégalités, le chômage et, certes, ladite apathie des acteurs, réduits au silence « après une protestation éteinte avec le tuyau[55] ». Après, comme avant les « réformes », l'écart entre les « papiers » justificatifs et les réalités qu'ils devraient réglementer donne la mesure du simulacre caractérisant cette « forteresse » de l'enseignement qui exclut « l'hétérogénéité » et bannit les dissidents (dans la manière accomplie par les « immortels » du Réseau) dont l'Inspectorat sert d'emblème : « La décentralisation de l'enseignement s'est traduite, ces jours-là, dans l'étrange coïncidence des mesures similaires, y compris les formules utilisées dans les actes officiels, implémentées dans tous les inspectorats scolaires[56]. »

Mais l'apogée de la dérive totalitaire amplifiée par l'« activisme » du Réseau est concentré dans la parabole de la « Grande Consultation » réunissant les thèmes majeurs de la cyber-dystopie, de la satire politique et de la parabole de la condition humaine qui les englobe : l'aliénation identitaire, l'« oubli-destruction », la « tragédie de culture » et le collapsus de l'éducation par l'annihilation des « vieux », c'est-à-dire des maîtres. Au commencement ce fut une blague sinistre lancée dans le Réseau, la nuit de la Résurrection, lorsque le Premier ministre (intérimaire à ce moment-là) « avait conseillé […] les jeunes de ne pas s'en aller à l'Église, pour ne pas donner l'impression d'avoir constitué des groupes conspiratifs, ayant des intérêts obscurs et se prononçant contre une certaine personne[57]. » Il s'ensuivit une avalanche de « posts » grotesques concernant les modalités de l'accélération de la « Résurrection » des « vieux », rejetés sur le coup par l'officiel, « le seul à l'identité déclarée à l'intérieur du Réseau » : « Notre gouvernement ne prendra pas de mesures d'épuration[58]. » Quelques mois après, le petit dictateur prit l'ordonnance de la « Grande Consultation », organisée en collaboration avec le ministère de la Culture et de l'Éducation nationale et avec le ministère de la Santé, réunis en séance d'urgence : « Les choses devraient se passer sous le contrôle strict des hauts fonctionnaires, rien des fins de cette action censée guérir la nation ne devrait respirer dans l'espace public[59]. » Le Jour de la Croix, une longue queue s'est déjà formée devant l'Hôpital Central : les « vieux » – pour la plupart des pensionnaires du système d'enseignement et des écrivains – se dirigent vers le lieu de la « Grande

54. Adrian Lesenciuc, *Diez*, *op. cit.*, p. 261.
55. *Ibid.*, p. 142.
56. *Ibid.*
57. *Ibid.*, p. 148.
58. *Ibid.*, p. 127, 148-149.
59. *Ibid.*, p. 266-267.

Consultation ». Et le « chroniqueur » anonyme d'ajouter, à la fin du roman : « *[Moi, simple chroniqueur de ces temps-là, me trouvant au coin de la première rue, je témoigne que la fumée était noire et que j'ai été pris d'une peur terrible*[60]*.]* ».

La parabole « concentrationnaire » mériterait, certes, une analyse plus ample, dont le présent travail ne pourra qu'esquisser les idées-forces. On n'insistera point sur le thème récurrent de la confusion idéologique, lié à celui de l'inculture qui est la marque identitaire la plus saillante du Réseau et à celui de la culture politique précaire, sinon absente, dans les champs des élites trop souvent tentées d'adopter des « formes sans fond ». Convergents avec le grand thème du déclin de l'éducation, les thèmes susmentionnés – repérables dans les « projets » monstrueux de la « Grande Consultation » et de la « Révolution culturelle » – sont à même de révéler la relation profonde établie entre la crise culturelle et éducationnelle et les dérapages de certaines « cybercommunautés » du présent. Ces derniers ne peuvent pas être analysés, évidemment, en l'absence du retour à la problématique des traumas culturels du passé récent. Chez nous, comme ailleurs, dans une Europe où l'histoire du XX^e^ siècle a été convertie en « champ de bataille[61] », la « révision » post-traumatique de l'identité collective ne s'est pas accomplie par une intégration et une reconstruction authentiques des passés troublés (la mission, par excellence, des intellectuels), rappelant parfois les mésusages de la mémoire historique, culturelle et politique mobilisée dans les époques condamnées. C'est dans ce contexte que se passe l'aggravation d'un phénomène intimement lié aux « guerres des mémoires » – anticipant, bien des fois, celles qui enflamment la réalité immédiate, comme dans le cas de la tragédie de l'Ukraine[62], et aujourd'hui globalisé : la « résurrection » des mouvements extrémistes-populistes et notamment ceux d'extrême droite[63]. De ce point de vue, la parabole dystopique de la « Grande Consultation » fournit un avertissement relatif aux dangers terribles qui ne cessent de guetter le monde contemporain : sous le poids de la « culture de la confusion profonde », ces « résurrections » pourraient conduire non seulement à la répétition d'une histoire ténébreuse – un autre thème récurrent de *Dièse* – mais aussi à la création des « nouvelles cartes de l'enfer[64] ». C'est ici qu'il faut chercher la grande leçon de la dystopie d'Adrian Lesenciuc.

---

60. *Ibid.*, p. 278.
61. Enzo Traverso, *L'Histoire comme champ de bataille. Interpréter les violences du XX^e^ siècle*, Paris, La découverte, 2011.
62. Alina Iorga, « Passés troublés, retro-utopies et mobilisations guerrières en Europe contemporaine », *Studia Universitatis Babes-Bolyai. Studia Europaea*, n° 2, 2022, p. 155-181 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.24193/subbeuropaea.2022.2.06.
63. Voir, à ce sujet, le (contre)exemple – significatif pour ce qui est de l'instrumentalisation politique abusive, dans le champ de l'extrême droite, de la mémoire culturelle roumaine, y compris la mémoire traumatique du passé récent – évoqué par Mihai Iovănel dans son histoire littéraire récente, publiée peu après la parution de *Diez*. Voir Mihai Iovănel, *Istoria literaturii române contemporane. 1990-2000*, Jassy, Polirom, 2021, p. 82-83.
64. Tom Moylan, *Scraps of the Untainted Sky: Science Fiction, Utopia, Dystopia*, Boulder, Westview Press, 2000, p. 111.

En guise de conclusions

> *Movements in complex societies are disenchanted prophets. The charmed universe of the heroes has definitively dissolved under the impact of an era taking cognizance of itself as a planetary system riven by molecular change, as a system which constantly generates tensions and then in turn adapts to them by striving to control them. Movements are a sign; they are not merely an outcome of the crisis, the last throes of a passing society. They signal a deep transformation in the logic and the processes that guide complex societies*[65].

À l'époque où paraissent les *Challenging codes…*, le *cyberspace* pourrait paraître encore « sublime », de même que les espoirs utopiques non encore éteints suscités par la « fin de l'histoire », au moins pour ce qui concerne le monde occidental (ré) enchanté après la chute du mur de Berlin. Dans l'ancien bloc de l'Est, au contraire, les signes du « désenchantement » étaient déjà présents, alimentant parfois, plutôt que le « potentiel d'autonomisation et d'autoréalisation » des jeunes démocraties, la mélancolie, la (n)ostalgie et l'apathie. C'est aussi le cas de la société roumaine, où le début de la transition se passe sous le poids des décalages culturels et économiques. À l'échelle globale, les mouvements sociaux soutenus par l'activisme numérique, qui ont secoué, en plusieurs vagues, et l'Occident et l'Orient, ont témoigné, plutôt que de la fin de l'histoire, d'une « fin de l'utopie[66] ». Par ailleurs, à l'âge des contrecultures de l'Internet, chez nous comme chez les autres, la littérature – en tant que lieu de « la négociation de la mémoire culturelle » et « forme d'expression de l'appropriation culturelle de la réalité[67] » – ne cesse d'interroger les « codes » qui préservent les traces de ces tensions, tout en incorporant lesdites inquiétudes. Lorsque la littérature parvient à codifier – à côté des grandes tensions sociales – les maux de la « seconde vie » du *cyberspace*, il en résulte des dystopies, comme celle dans laquelle Adrian Lesenciuc a projeté un monde où l'on pourrait entrevoir, dans des miroirs plus ou moins déformants, ce que Herbert Marcuse, le « héros » des jeunes enthousiasmés de 1968, observait lors d'une autre « révolution culturelle » : « *Today we have the capacity to turn the world into hell, and we are well on the way to doing so. We also have the capacity to turn it into the opposite of hell*[68]. » Pour les amateurs de lectures « faciles », *Dièse* est, sans doute, un livre « incommode », mais, de toute façon, un livre à ne pas manquer. À

---

65. Alberto Melucci, *Challenging Codes, op. cit.*, p. 1.
66. Russell Jacoby, *The End of Utopia. Politics and Culture in an Age of Apathy*, New York, Basic Books, 1999. Voir aussi, à ce sujet, Alina Iorga, « Mémoire, nostalgie et "la fin de l'utopie" à l'âge du "présentisme" », *Studia Universitatis Babes-Bolyai. Studia Europaea*, n° 2, 2023, p. 149-173 [En ligne] DOI : https://doi.org/10.24193/subbeuropaea.2023.2.07.
67. Birgit Neumann, « The Literary Representation of Memory », in *Media and Cultural Memory*, *op. cit.*, p. 335.
68. Herbert Marcuse, *Five Lectures. Psychoanalysis, Politics, and Utopia*, Londres, Allen Lane The Penguin Press, 1970, p. 62.

la condition de dépasser, en suivant un conseil de Hannah Arendt (*The Promise of Politics*), nos préjugés ancrés dans un passé (post)traumatique afin de pouvoir juger (et vivre), d'une manière authentique, le présent.